

Jean-François Chabas

Red Man

Roman



Du même auteur

LES SECRETS DE FAITH GREEN, Casterman 1998

AURÉLIEN MALTE, Hachette, 2001

LE PÈRE TIRE-BRAS, Thierry Magnier, 2002

L'EAU VERTE, École des loisirs, 2005

LES LIONNES, École des loisirs, 2009

LA TERRE DE L'IMPIÉTÉ, École des loisirs, 2012

LE MERVEILLEUX, Les grandes personnes, 2014

L'ARBRE ET LE FRUIT, Scripto-Gallimard, 2016

LA LOI DU PHAJAAN, Didier jeunesse, 2017

LES CHRONIQUES DE ZI, Nathan, 2018-2020

ISBN : 979-10-307-0354-2

© Éditions Au diable vauvert, 2020

Au diable vauvert
La Laune 30600 Vauvert

www.audiable.com
contact@audiable.com

Introduction

« Les Anglais sont venus, et ils ont planté leur drapeau chez nous. Ils nous ont pris notre terre, sans traité, sans entente. Ils ne nous ont pas respectés. »

Dans le désert de l'été austral, où la chaleur démentielle du vent donne l'impression de respirer à l'intérieur d'un sèche-cheveux, mon ami de la tribu Pintupi-Luritja me parle. Il évoque « les Anglais » d'une façon bien étrange, comme si l'invasion de l'Australie, son pays, était très récente. Presque comme si cela s'était produit la semaine précédente.

Les Aborigènes de beaucoup de tribus sont ainsi. Pour eux, le temps ne passe pas de la même façon que pour les Occidentaux. Tout est au présent. Le *temps du rêve*, qui est pour eux celui de la création

du monde, n'a jamais cessé. Ainsi regardent-ils l'histoire de leur île : les abominations du passé se mélangent à celles d'aujourd'hui sans hiérarchie chronologique et, bien souvent, cela ressemble pour ces gens à un interminable cauchemar.

Mon ami me dit le mal qui a été fait aux siens, et il évoque les « poisons des Blancs » que sont pour lui les drogues et l'alcool.

C'est un homme réfléchi, aux yeux tristes et sages ; il a vu toutes les misères. Mais, malgré ce qu'il me raconte, il a bu la veille une bouteille entière de whisky. Et dès qu'il le pourra, il boira de nouveau. Il demande encore et toujours de l'alcool. S'il continue à ce rythme, il mourra.

Mon ami est aimant – pour les siens, mais aussi pour le monde entier –, il dit que nous autres humains sommes reliés, qu'il faut une paix universelle. Il s'occupe des autres, et je crois que c'est une très bonne personne. Pourtant, comme chez tant de membres des tribus, le cœur de son être est rongé par l'intrusion des étrangers barbares et cruels qui ont déferlé chez lui. Alors, pour fuir sa peine, il boit le poison de ses ennemis.

Ils sont six cent mille, sur leur île. Six cent mille êtres humains dont l'histoire récente, et le présent, sont ignorés de presque tous.

J'écris ce roman pour vous, jeunes gens, qui n'avez sans doute que très peu entendu parler des Aborigènes. Peut-être pas du tout. Je voudrais que vous les connaissiez mieux et que vous appreniez ce qu'on leur a fait subir. Les femmes et les hommes noirs d'Australie ont été traités comme on n'oserait pas, aujourd'hui, traiter des animaux. On leur a volé leur terre, on leur a arraché leurs enfants, on a essayé de réduire à néant leur culture, leur mode de vie. On les a réduits en esclavage. On les a chassés comme des bêtes, on a empoisonné leur nourriture.

J'ai passé beaucoup de temps avec eux. Tribus Yamaji, Yawuru, et Bardi de la côte ouest, Pintupi-Luritja, Arrernte et Pitjantjatjara du centre rouge, Kaurna de la région d'Adélaïde...

Partout j'ai trouvé des gens blessés – parfois diminués par l'alcool et la drogue que certains consomment pour échapper à leur douleur morale –, mais d'une immense gentillesse. C'est-à-dire que, si l'on manifeste à ces femmes et à ces hommes un minimum de respect, si l'on est poli, et intéressé par leur culture, leur personne, ils sont très accueillants et ouverts. Après ce qui leur a été infligé par les Blancs pendant plus de deux cents ans, c'est stupéfiant.

Quant au fond de leur cœur... Tjakamarra, qui aime tant manger les fourmis de miel, évoque son *tjamu* (son grand-père) et sa mère, comme jamais je n'ai entendu qui que ce soit parler de sa famille, nulle part. Cet homme de quarante-trois ans a des tendresses de petit enfant. Il proclame son amour pour les siens avec une sorte de candeur splendide. C'est troublant, et inoubliable.

L'histoire de *Red Man* – hélas, très réaliste – se situe dans une communauté que je n'ai pas voulu nommer. Il y en a plusieurs, dans ce genre. Ces tribus du désert du Red Center et des Northern Territories sont celles qui souffrent le plus de la colonisation blanche, parce que c'est là qu'elle est la plus récente. Le face-à-face entre les «bien-faits» de la modernité et le mode de vie ancestral des Aborigènes a créé une situation atroce. On a jeté les tribus dans un univers de consommation à l'occidentale, mais puisqu'elles sont d'une immense pauvreté cela revient à dire qu'on leur a tout pris en échange de... rien.

Les jeunes – enfants, ou adolescents de votre âge, lecteurs –, n'ont plus aucun repère: ils assistent à la perte de leurs parents, de leurs grands-parents. Les traditions, les liens familiaux

qui faisaient autrefois la force des tribus ont volé en éclats. Les anciens, qui étaient tant respectés, sont maltraités. Le désespoir, comme toujours chez les hommes, amène la loi du plus fort et, puisque les enfants sont les plus faibles, ils paient un prix terrible. Des bambins de huit ans vont sniffer l'essence des voitures pour trouver un bref moment d'évasion ; mais ces vapeurs leur rongent le cerveau... Ensuite ils passent à l'ice – une méthamphétamine qui fait des ravages dans les tribus –, et à l'alcool. Pourtant, ces enfants, ces adolescents, sont les héritiers d'une civilisation prodigieuse, qui les a vus survivre, pendant des dizaines de millénaires, sur des terres impitoyables. Il n'aura fallu que quelques décennies de colonisation pour tout détruire.

Il y a bien entendu des Aborigènes qui se font une place au soleil. Malgré le racisme omniprésent sur l'île, certains membres des tribus des régions plus prospères réussissent des études brillantes. D'autres utilisent les réseaux sociaux pour communiquer avec les natifs du monde entier – comme les tribus amérindiennes, les Maoris, etc. Tout n'est pas ruines, partout.

Il faut cependant se garder de mettre en avant ces rares exemples, car cela représente un grand danger. Celui d'un discours consistant

à affirmer, en désignant la réussite isolée d'un jeune médecin, d'une artiste peintre, d'un musicien aborigène: « Vous voyez bien, il ne faut pas faire de misérabilisme, ils s'en sortent. »

NON. Dans l'immense majorité des cas – particulièrement dans les communautés isolées où on les a parqués -, ils ne s'en sortent pas. Et comment pourrait-il en être autrement? Je demande au lecteur de réfléchir en termes d'individualités: dans quel état serait-il, lui, si l'on assassinait les membres de sa famille depuis plus de deux siècles, si l'on avait pris les terres de ses ancêtres sans la moindre contrepartie, si l'on avait violé sa grand-mère, craché sur ses croyances? Si, aujourd'hui encore, il recevait des insultes racistes? Si les compagnies minières venaient prendre ses terres? S'il vivait dans des endroits qu'il n'a pas choisis, avec des gens qui ne lui plaisent pas, parce que c'est la volonté de ceux qui dirigent et décident à sa place?

Bien sûr que ces gens sont dévastés. Il n'est pas un peuple sur cette planète qui résisterait à cela.

Les jugements portés sur eux et leur prétendue déchéance sont ignobles, car ils désignent en ricanant les stigmates des victimes.

Je veux dire ici aux Aborigènes, eux que j'ai parfois trouvés au cœur d'une très grande misère

matérielle et morale, ma très profonde affection, et surtout mon respect.

J'aurais dû être accueilli avec des pierres. Mais quand je marchais, partout sur l'île, des heures et des heures, à la rencontre des natifs, souvent l'on m'a ouvert les bras, en m'appelant *Brother...*

Peut-être le salut des tribus repose-t-il sur une forme de retour à leur culture. Je n'en sais rien. C'est aux Aborigènes de décider ce qui est bon pour eux. Ils ne veulent plus qu'on réfléchisse à leur place.

Ce roman n'a pas la vaine prétention d'apporter une solution.

Je l'ai écrit pour que Marvellous et les siens ne soient pas invisibles dans le mal qui les accable. Pour qu'au moins l'on sache ce qu'il advient d'eux. Dans tous les cas de violence et de maltraitance, la reconnaissance est un commencement.

Au-delà de ces souffrances, enfin, il y a les croyances de ces peuples magiques, et leur vision du monde. Elles sont uniques. Sur leurs territoires sans limites, entre les rives des océans remplis d'animaux tueurs et les déserts peuplés de créatures étranges et venimeuses, les Aborigènes ont développé un univers mental extraordinaire.

Découvrez-les. Je ne doute pas que vous finirez par les aimer autant que moi je les aime. Alors, vous en parlerez autour de vous, et ce livre aura fait œuvre utile.

*Aux Pitjantjatjara, aux Yamaji, aux Yawuru,
aux Bardi, aux centaines de tribus des côtes,
des collines, ou du désert rouge,
avec mon affection et mon estime.*

J.-F. Chabas

« *Those who stop dreaming are lost.* »
Australian Aboriginal quote

« *Ceux qui cessent de rêver sont perdus.* »
Citation aborigène australienne

I

— Moi, je n'ai pas peur de mourir, moi!

J'ai dansé sur un pied, en levant les bras.

— Pas peur!

Il était un peu plus de dix heures du soir, et je me réveillais d'une espèce de bref sommeil agité, plein de rêves horribles. La chaleur avait encore augmenté; l'eau de la vieille baignoire que j'avais traînée à l'ombre, et que j'avais la veille remplie seau par seau, était maintenant à la température de mon corps, mais je me suis tout de même glissé dedans. J'ai eu l'impression d'être un serpent qui se coule sous la surface d'un *billabong*¹ sans un bruit, sans un remous, mais ça, c'était parce que, juste avant, je venais de fumer de l'ice.

1. Étang, poche d'eau formée par le méandre d'une rivière.

Depuis que j'avais trouvé le paquet d'Aunty, c'était la première chose que je faisais, après avoir ouvert les yeux. Je me prenais une bonne bouffée d'ice avec ma petite pipe en plastique, et c'était parti pour douze heures.

Si Aunty l'avait su... Si elle avait pu deviner que je l'avais vue enterrer le paquet, là-bas, sous le rocher vert... Je crois qu'elle n'a pas pensé qu'elle aurait pu simplement le détruire. Le brûler. Aunty est très sage et bonne, mais aussi très naïve.

— L'alcool, l'ice, *le petrol sniffing*, les pilules, toutes ces horreurs, ces affreux poisons des *Piranpa* vont tuer tout le monde, ici. Je ne laisserai pas faire!

C'est ce qu'elle répète, encore et encore, mais nous, les jeunes, nous... il n'y a plus que ça, pour nous. L'alcool, c'est bien, mais c'est court, et c'est moins puissant. Les sniffs d'essence ou de colle, c'est aussi trop bref comme effet; on doit en reprendre tout le temps, et puis après on a envie de vomir, et on ne peut plus réfléchir.

Mais les petits cristaux blancs de l'ice! Quelle fête! On a le cœur qui danse, et on respire comme un chien qui court. On est plus vivant que vivant. Je n'aurais jamais cru que ça puisse être aussi fantastique. Ça rend fort, et intelligent,

et ça donne tellement de confiance en soi qu'on n'a plus peur. Il y a deux nuits, j'ai vu une étoile filante et, comme j'étais seul dans le désert en face du grand arbre creux, je me suis dit que cette étoile annonçait un *Mamu*² et j'ai cru que le monstre allait sortir du trou dans le tronc pour me manger. Oh, autrefois je me serais enfui en courant, mais là j'ai juste ri. J'étais bien plus puissant que le *Mamu*! Qui s'aventurerait à m'attaquer?

L'ice fait de moi un géant sans crainte. Je suis invincible, c'est sûr, quand j'ai fumé. À treize ans, je règne sur moi-même, sur les autres, sur la Terre. La seule chose, c'est que le paquet est déjà bien entamé. Et après, je n'en aurai plus. Ça, non, non. Il m'en faut.

Mais l'ice coûte cher, et moi je n'ai pas d'argent. C'est pour ça que je vais voler les *Piranpa*.

2. Monstre cannibale.